

permis le rare luxe d'un dur sarcasme : "lorsqu'il y a la mort, il y a de l'espoir. »

À propos du mal, que l'on songe à la réaction de Barros lorsque Joe Clark refusa d'agréer sa demande, transmise par le député Alex Kindy, d'expliquer la raison pour laquelle il protégeait « une ancienne taupe du KGB soviétique. » Clark répondit qu'il serait inutile et indigne de débattre de questions vieilles de trente ans à la Chambre. Barros lui renvoya la balle à la seconde édition de son livre : « ... même après quarante ans, le gouvernement, persuadé qu'il est dans son bon droit, n'a aucun scrupule à remettre sur le tapis la question de crimes de guerre commis ailleurs. L'espionnage contre le Canada serait-il un crime moins grave? » (221)

Mais abordons des questions plus légères, et de moindre importance : pourquoi Barros gratifie-t-il Robert Morris, avocat en chef du sous-comité du Sénat qui s'acharna contre Norman, du titre de juge? Morris, il est vrai, avait siégé en tant que magistrat local mais tous les journalistes, les autres auteurs et ses collègues parlent de lui tout simplement en disant Robert Morris ou « Bob ». Barros cherche-t-il à camoufler le fait que la conduite de Morris fut absolument contraire à ce qu'on attend d'un juge? Et pourquoi fait-il si souvent allusion au « roi du Canada » lorsque tous ceux que je connais se contenteraient de dire le Canada? Serait-il persifleur? En tout cas, il est sûr qu'il ne peut être sérieux lorsqu'il suggère que Washington a peut-être bien donné à Pearson des renseignements trompeurs dans l'espoir qu'il les transmettrait à Moscou. » « Il est regrettable, ajoute-t-il, que cette théorie ne puisse être vérifiée actuellement ».

Mais peut-être qu'il ne plaisante pas. Michael Fry a démontré (International Perspectives, mars-avril 1989) qu'en tant qu'historien de la diplomatie, Barros n'a pas la moindre compréhension de la place du Canada dans la diplomatie du triangle Atlantique. En particulier, il n'a rien compris à Pearson et à la façon dont il était considéré à Londres et à Washington. Pearson ne chercha jamais l'affrontement, mais avec l'appui de la plupart des Canadiens, il s'opposa souvent aux politiques traditionnelles de pouvoir qui avaient la faveur de nos plus proches alliés comme ce fut le cas, par exemple, lors de l'invasion de l'Égypte par la Grande-Bretagne avec la France et Israël et à l'occasion de la marche désastreuse de MacArthur sur le Yalu au cours de la guerre de Corée. Sous des dehors désinvoltes, Pearson était sérieux, largement respecté et coriace; les Acheson et les Eden ne purent souvent répondre qu'avec des insultes sarcastiques. Ils pensaient qu'il était prématuré de construire des ponts entre l'Amérique et le Tiers Monde mais jamais, jamais ils ne commirent l'erreur, comme l'affirme si souvent Barros, de penser que l'éminent architecte